Journal de Roubaix

Cinquante-quatrième année. — N° 179

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix

LUNDI 28 JUIN 1909

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 38;
A Mouscron..... Chez M. Henri Lerouge, rue de la Station;
A Tourcoing..... Chez M. Verdière, 29, rue Bourdon Saint-Jacques;
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans les Bibliothèques des gares et principaux kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages

BUREAUX ET RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, TÉLÉPHONE 5-54 et 1070
TOURCOING, 38, rue Carnot, TÉLÉPHONE 1240

TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages

LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes : Trois mois... 5 francs; Six mois... 9 —; Un an... 18 —
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus
Agence particulière à Paris, 20, rue Feydeau

CHOCOLAT DELESPAUL-HAVEZ
Universellement reconnu le meilleur

Les Fêtes franco-italiennes à Paris. - Un discours de M. Pichon à Versailles

LES

Collaborations fécondes

Le premier magistrat d'un grand département présidant, à côté d'un prêtre, une réunion sociale où les prêtres abondent et discutant, le plus cordialement du monde, avec eux; un prêtre-député haranguant un ancien président de la République qui lui répond en termes tout imprégnés d'idéalisme chrétien, voilà des scènes qui semblaient réservées pour la « cité future ! » Elles sont pourtant d'hier. Alors, c'est en Amérique ? Mais non, à Lille, tout simplement.

Le Congrès d'hygiène sociale a fait miracle et l'hygiène sociale, en vérité, n'a pas volé son nom, puisqu'elle a, durant quelques jours, si bien purifié notre atmosphère de tous les germes de division. Il convient, d'ailleurs, de reconnaître que l'intelligent libéralisme du président-général du Congrès, M. Victor Dubron, a contribué pour beaucoup à mettre, entre tous les membres, je ne sais quelle confiance cordiale. Et il est légitime de remarquer que les scènes dont nous parlons se sont produites à la section des Jardins Ouvriers que présidait M. l'abbé Lemire.

A entendre l'abbé Lemire durant la séance de travail, à le voir présenter à l'ancien président de la République les « jardiniers » venus par milliers à la fête du Palais-Rameau, il nous souvenait d'un mot prononcé à son sujet par un grand journaliste qui s'y connaissait en hommes et savait jauger leur valeur sociale... M. l'abbé Lemire était bien, une fois de plus, suivant la belle expression de M. Alfred Reboux, « la soutane la plus populaire de France... »

... La leçon qui ressort de ces faits vaut d'être retenue. Il est désormais bien acquis qu'il existe des « terrains communs » où peuvent se retrouver tous les hommes de bonne volonté. Les « Jardins ouvriers » en sont un. Ils furent vraiment « la terre de paix ». Mais bien d'autres œuvres et bien d'autres mouvements doivent réunir encore tous les braves gens qui, avec le souci de de leurs responsabilités sociales, gardent l'ardent désir de « mettre, dans les destinées du monde, leur poids de justice et de bonté. »

Il faut nous habituer à considérer ces œuvres et ces mouvements comme « l'héritage indivis » qui appartient à tous et ne peut être la propriété d'aucun. Il faut nous ingénier à les multiplier autour de nous. La lutte contre l'alcoolisme, la lutte contre la pornographie et contre le néo-malthusianisme, la campagne contre tous les fléaux qui nous menacent ou nous déshonorent sont, autant que l'œuvre des jardins, des points où doivent aboutir les bonnes volontés convergentes. Oublieux donc des querelles vaines, nous devons nous unir pour ces tâches nécessaires. Trop d'autres questions demeurent, qui nous divisent. Faisons au moins de celles-là comme un minimum qui conquière l'adhésion de tous ceux qui veulent travailler ensemble dans la confiance et dans la paix...

Recherchant ensemble la justice, nous retrouverons un peu d'unanimité morale par surcroît. Quand des hommes habitués à se considérer jusque-là comme des ennemis se seront rencontrés pour ce bon travail, ils seront surpris eux-mêmes de voir que leurs cœurs étaient si semblables alors qu'ils bataillaient dans des camps si différents. Ils s'apercevront avec joie qu'il est encore plus facile et qu'il est bien meilleur de s'aimer que de se haïr. Et comment, par exemple, les querelles confessionnelles ne s'apaiseraient-elles pas quand les catholiques auront montré, dans toutes ces œuvres, par l'ardeur désintéressée de leur zèle, que loin de les gêner dans l'apostolat social, leur foi leur donne des forces morales insoupçonnées et dignes, par leur bienfaisance, du respect de ceux-là même qui ne les comprennent pas...

Que la mémoire des manifestations du Congrès de Lille demeure donc autre chose que le mélancolique souvenir d'une oasis rencontrée à travers un désert. Ce qui s'est passé là peut se passer ailleurs. Et M. Loubet avait grandement raison de clôturer ce Congrès par cette maxime bien ancienne, mais qui, parce qu'elle est éternelle, ouvre toujours au zèle des horizons nouveaux : « Aimons-nous les uns les autres: C'est l'Evangile que prêche ici l'abbé Lemire, comme il le prêche ailleurs; c'est la morale qui doit rester l'honneur et la gloire de la République française... »

V. D...

BULLETIN

27 juin.

Au banquet Hoche, à Versailles, M. Pichon a prononcé un grand discours sur la situation politique actuelle.

∴

Le cinquantenaire de Solférino a été célébré en grande pompe à la Sorbonne. Le général Picquart, MM. Lavisse et Passano, ont prononcé d'importants discours.

∴

M. Charles Bos, ancien député, va être poursuivi pour avoir publié des renseignements techniques sur l'obus P en usage dans notre marine.

∴

Le Grand-Prix de Paris a été gagné par le cheval français Verdun.

∴

Vingt fils télégraphiques ont été coupés, près Bordeaux.

∴

Le nageur anglais Bullington s'est classé premier dans la traversée de Paris à la nage.

CHOSES ET AUTRES

Elles causent...

— Vous savez que la petite X... est une parfaite petite rosse; elle ne songe qu'à faire le malheur de sa prochaine.

— Ah ! je la croyais trop égoïste pour ça.

∴

Au bord de l'eau.

— Et bien ! prenez-vous du poisson, voisin ?

— Ça dépend du meunier. Quand on m'empêche, on n'en pêche pas, et quand on n'empêche pas, on en pêche !

∴

Toto, à son grand-père, qui fut officier :

— Dis, grand-père, c'est parce que tu as été sage que tu as eu la croix !

— Mon petit, c'est parce que me suis battu.

— Ah ! Moi, quand je me bats, on me l'ôte.

Les fraudes alimentaires dans l'armée

Un charcutier condamné

Besançon, 27 juin. — Le tribunal correctionnel vient de condamner à 8 jours de prison et à 1.000 francs d'amende, un charcutier de cette ville, fournisseur de l'armée, M. Armand Joignault, poursuivi pour falsification de saindoux.

LA CRISE du Parlementarisme

LE BANQUET HOCHE A VERSAILLES

UN DISCOURS DE M. PICHON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Paris, 27 Juin. — Dimanche a eu lieu, à Versailles, le banquet Hoche, organisé par les Comités républicains du département.

M. PICHON
Ministre des Affaires étrangères

M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, qui présidait, y a prononcé un discours.

Après avoir fait l'éloge du vainqueur de Quiberon, « ce grand citoyen, qui dans la sincérité de son âme populaire, répudiait comme un invraisemblable paradoxe, l'idée d'une république soumise à un seul homme, ce soldat qui demeurait l'apôtre du pouvoir civil contre le gouvernement militaire, et rappelé le plus pur fleuron de la gloire de Hoche, la pacification de la Vendée », M. Pichon a exposé ses vues sur la situation politique actuelle, et s'est exprimé en ces termes :

Nous devons être bons, généreux et justes pour les déshérités de la vie et de la fortune qui ont mis leur espoir dans l'avènement d'un régime de fraternité. Il leur arrive d'être impatients et de s'étonner que la République n'ait pas encore rempli toutes les promesses qu'elle a fait naître à son aurore et qui sont, à la fois, le tourment, la raison d'être et la beauté de la Destinée. Ils sont enclins à rendre leurs mandataires, députés, sénateurs ou ministres, responsables des lenteurs inévitables que rencontre la satisfaction de leurs rêves, et à se révolter contre les tempéraments nécessaires que la politique impose à la réalisation des idées. Sentiments naturels chez les victimes séculaires d'une organisation sociale où le bonheur des uns n'est trop souvent que le prix du malheur des autres et où l'équilibre est rompu au profit des forts, par l'hérédité tenace des privilèges constitués au détriment des faibles.

Sachons comprendre ces impatiences et ne pas exagérer le péril de ces aspirations tumultueuses vers une société meilleure.

Depuis trente ans, le parti républicain n'a fait qu'élaborer son programme.

Ce n'est pas en un jour ni même en quelques années qu'on réalise un programme comme celui du parti républicain. Depuis trente ans qu'il a conquis le pouvoir il a fait d'assez grandes choses pour ne craindre la comparaison avec aucun gouvernement dans aucun pays. Il a maintenu l'ordre à l'intérieur et au dehors, affermi par des alliances et des amitiés la force et le crédit de la France, fondé et garanti toutes les libertés, éclairé et affranchi les consciences, donné à tous les citoyens l'instrument de leur émancipation. Il a déjoué toutes les manœuvres et traversé victorieusement toutes les crises qui ont menacé jusqu'à son existence et mis en cause à certaines heures l'honneur même de notre patrie.

Les réformes sociales

Il est arrivé maintenant à la partie la plus ardue de sa tâche, aux réformes qui s'imposent à sa conscience, qui touchent à la racine des institutions sociales et qui dérivent du principe même de sa doctrine; celles qui doivent établir entre les citoyens non pas l'égalité complète qui peut passer pour une chimère, mais l'égalité dans le droit et la justice, et permettre le développement de toutes les capacités.

C'est à cette œuvre qu'il travaille et l'on ne peut arguer sans la plus criante injustice de la stérilité de ses efforts. Lois d'assistance publique, lois fiscales, lois d'égalité militaire, lois de retraites pour les ouvriers, lois économiques ou sociales fondées sur les principes d'humanité qui sont la règle du monde moderne: voilà ce que font les représentants de la France, calomniés par leurs adversaires et parfois insuffisamment soutenus par leurs amis.

De la patience !... ; de la confiance !...

Ah ! messieurs, ne vous laissez pas prendre à ces calomnies ! Ne vous laissez influencer ni par les campagnes qu'on organise contre le Parlement, ni par celles qu'on dirige contre le gouvernement de la République ! Leur succès marquerait la déchéance de la France et la mort de la liberté. Rappelez-vous l'exemple de la Révolution française, qu'on ne saurait invoquer nulle part avec plus d'opportunité que dans une fête comme celle-ci.

C'est en grande partie la campagne d'injures contre les représentants du peuple qui a conduit au coup d'Etat de brumaire et plus tard à celui de décembre. Ce sont les outrages et les calomnies contre les républicains qui ont d'abord désarmé, puis abattu la République. Ce sont les accusations d'impuissance, d'anarchie et de corruption qui par deux fois ont fait, pour le malheur et la ruine de la France, la victoire passagère de la dictature, car même lorsqu'elle peut plaider l'excuse de la gloire, vous savez à quelles catastrophes finales elle aboutit.

Hoche n'eut d'autre rêve que de fonder à l'intérieur le règne de la fraternité et de la justice, et de garantir au dehors l'intégrité de la patrie.

Que ce soient aussi, messieurs, le programme et le précepte qui sortent pour nous tous de cette réunion !

Le Tsar en Suède

Un général assassiné

Stockolm, 27 juin. — L'entrevue du Tsar avec le Roi de Suède a été marquée par un douloureux incident.

Le général Beekman, chef de l'artillerie des côtes, a été tué d'un coup de revolver qui lui a été tiré dans le dos, en face du jardin royal, dans le milieu de la ville. Le général était accompagné de plusieurs officiers supérieurs.

Le meurtrier, un ouvrier suédois, s'est immédiatement brûlé la cervelle.

LE CINQUANTENAIRE DE SOLFÉRINO

LES FÊTES FRANCO-ITALIENNES A PARIS

A la Sorbonne : M. Lavisse, de l'Académie Française, célèbre l'Italie M. Passano, maire de Gênes, célèbre la France ; le général Picquart fait l'éloge du patriotisme

Paris, 27 juin. — La cérémonie commémorative de la bataille de Solférino, qui a eu lieu dimanche après-midi à la Sorbonne, a pris le caractère d'une manifestation grandiose où s'est solennellement affirmée l'amitié de la France et de l'Italie. Aux applaudissements d'une assistance nombreuse, ont été rappelés les glorieux épisodes de la campagne de 1859 et évoqués les souvenirs qui unissent les deux nations latines.

Le grand amphithéâtre de la Sorbonne, trop petit pour contenir la foule des invités, avait été décoré aux couleurs françaises et italiennes. Sur l'estrade, surmontée de panoplies de drapeaux, on a placé une maquette du monument « l'Indépendance Italienne », de Mlle Demagnez, représentants, d'un côté un zouave et un bersaglier, et de l'autre, la France accourant au secours de l'Italie. A côté, on aperçoit le drapeau offert par les dames de Milan à l'armée française et qui est déposé au musée de l'armée.

Aux côtés du ministre de la guerre, qui préside, ont pris place le commandant Schlumberger, de la maison militaire du président de la République, représentant M. Fallières; le comte Gallina, ambassadeur d'Italie; MM. Chausse, président du Conseil municipal de Paris; Nathan, maire de Rome; le marquis de Passano, maire de Gênes; Gabba, maire de Milan; Rinaudo, maire de Turin; Valentini, maire de Pérouse; Fresia, maire de Coni; le généraux Niox et Espinasse; les membres du comité de la Ligue franco-italienne, qui a organisé cette cérémonie, etc.

De chaque côté de l'estrade, sont placés les délégués de tous les régiments ayant pris part à la campagne de 1859, auxquels, à la fin de la cérémonie, sera remise la médaille commémorative frappée à cette occasion; le colonel et une délégation du 70e de ligne, dont le drapeau fut décoré sur le champ de bataille de Solférino.

Au milieu de l'hémicycle, un groupe de vieillards, dont la plupart ont la poitrine constellée de médailles. Ce sont les survivants des deux armées.

Lorsque le général Picquart, accompagné du représentant du président de la République et de l'ambassadeur d'Italie, monte sur l'estrade, la musique de la garde républicaine joue la « Marseillaise », puis l'hymne italien, qui sont longuement acclamés.

LE GENERAL PICQUART
Ministre de la Guerre

Discours de M. Lavisse membre de l'Académie française

Après une allocution de M. Beauquet, président de la Ligue franco-italienne, M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, a pris la parole.

Après avoir rappelé les motifs qui poussaient la jeunesse de l'époque d'aimer l'Italie, la beauté de son ciel, ses gloires classiques, le génie de ses artistes et ses malheurs, M. Lavisse évoque l'enthousiame qui s'empara des étudiants lorsqu'ils apprirent que la France allait unir ses armes à celles de l'Italie pour l'aider à secouer le joug étranger, M. Lavisse s'est exprimé en ces termes:

De belles journées suivirent; des victoires se succédèrent, aux noms sonores: Montebello, Palestro, Magenta, Melegnano et enfin Solferino et San Martino. Les drapeaux et les lampions ne quittaient pas les fenêtres. Des images aux vitres des librairies amusaient les passants. On y voyait, par exemple, des zouaves, sur le champ de bataille de Palestro, acclamer Victor-Emmanuel et lui offrir les galons de caporal en récompense de sa bravoure: et le roi sourirait dans sa moustache énorme. Le soir, devant les cafés et dans le jardin du Palais-Royal, de tout petits Italiens jouaient sur le violon et le triangle, et chantaient de leur jolie voix fraîche des airs où se mêlaient les noms de la France, de l'Italie, de Napoléon, de Victor-Emmanuel, de Garibaldi et de la Liberté. On les entourait, et les petits Italiens, tout en chantant, regardaient pleuvoir les petits sous, arrêtant du pied ceux qui roulaient.

Au même moment, l'Italie tressaillait. L'entrée à Milan des libérateurs fut une de ces belles scènes trop rares qui honorent l'histoire de l'humanité. Dans toute la péninsule, sous l'œil des gouvernements hostiles, les âmes s'enfiévraient d'espérance. Il y avait si longtemps que l'on désespérait !

Les relations franco-italiennes

Messieurs, depuis les jours héroïques de 1859, bien des événements se sont succédé. Nous avons vécu des heures où les cœurs des amis italiens de la France et des amis français de l'Italie s'angoissèrent. Aujourd'hui, le terme officiel qui définit nos relations, c'est « amitié ». Il n'est pas de plus beau mot que celui-là. Contentons-nous d'être amis, messieurs, mais soyons-le bien.

Pour une amitié intime entre nous, toutes les conditions sont réunies. Nous parlons deux langues sœurs, deux langues admirables. Nous avons de clairs esprits; nous aimons l'ordre et la lumière; il y a de l'ordre même dans « l'Enfer de Dante » et il y fait clair. Nous sommes prompts à l'enthousiasme et pourtant plus raisonnables au fond que nous ne paraissons l'être. Nous

M. ERNEST LAVISSE
Membre de l'Académie Française

n'avons pas l'humeur hautaine; nous ne revendiquons point pour nous tous les mérites et toutes les vertus, ni ne regardons de haut le reste du monde; nous sommes les seuls pays d'Europe où le sourire à demeure embellisse les lèvres. Nous nous glorifions d'être des peuples très libres et de cœur démocratique. Nous avons de la pitié pour les misères, les laideurs et les tares de l'humanité.

M. Lavisse a terminé en ces termes:

Puisqu'il en est ainsi, que nos peuples fraternisent davantage, et que nos drapeaux qui marchèrent l'un à côté de l'autre dans la guerre libératrice, ne marchent pas l'un contre l'autre, qu'on ne voit pas des blessures italiennes faites par des balles françaises, ni des blessures françaises faites par des balles italiennes.

Pensons aux tombes fraternelles de là-bas et crions ce qu'on a crié tant et tant de fois, ces jours-ci, dans les fêtes admirables et pour nous si émouvantes des commémorations, ce que nous allons répéter ensemble: « Vive l'Italie ! Vive la France ! »

Discours du Maire de Gênes

Après M. Lavisse, M. Passano, maire de Gênes, a apporté le salut de la ville où débarquèrent les troupes françaises et a fait un chaleureux éloge de l'armée française, et terminé en ces termes:

A l'époque actuelle où l'Italie séduit plus que jamais la pensée de vos écrivains, où s'élève à Paris le monument de Garibaldi et on y prépare celui de l'indépendance italienne, à l'heure présente où vous rappelez l'attestation d'immense affection donnée à l'Italie comme si c'était une dette de patriotes, je suis fier et ému de pouvoir accomplir un acte de suprême hommage à notre commun idéal, la plus belle, la plus profonde adoration du peuple italien.

Je suis fier et ému d'accomplir cet acte devant vous, représentants du gouvernement, de la science, des lettres, de la population de France, devant vous, représentants de la vaillante Ligue franco-italienne, amoureuse vestale d'une flamme sacrée, devant vous, représentants des glorieux régiments qui ont versé leur sang pour l'Italie, je suis fier et ému d'accomplir cet acte au nom de Gênes en célébrant la grandeur de votre République, où l'idéal vivra, tant que ne sera pas éteint le flambeau que la civilisation a allumé à Rome et à Paris.

Discours du général Picquart Ministre de la Guerre

Le général Piquart a ensuite prononcé un discours dont nous extrayons les passages suivants:

Il est bon que les peuples qui ont une histoire, feuillettent de temps en temps leurs annales militaires, non dans un parti-pris d'orgueil, mais pour témoigner leur gratitude et leur admiration aux braves qui sont morts pour eux, et aussi pour se retremper dans un passé d'héroïsme et de sacrifice.

L'esprit de sacrifice, messieurs, est pour le soldat une religion, religion forte, sans pompes ni cérémonie, dont les lois sont inscrites au fond des consciences et dont les exigences imposent à l'homme les plus stricts devoirs.

Exaltant ensuite la discipline, le général Piquart poursuit en ces termes:

Le soldat abdique avec confiance sa propre volonté entre les mains du chef qu'il respecte; il souffre sans murmurer toutes les privations; enfin, le jour où la patrie le lui demande, il donne sa vie sans hésitation et sans surprise, comme on acquitte une dette depuis longtemps contractée.

Ce sont de mâles vertus, source de joies profondes et sans mélange.

Aucun peuple au monde ne les pratique plus facilement que ces races latines éprises d'idéal, ardentes à la lutte, promptes à se dévouer et dont l'élan devient irrésistible quand il est mis au service d'une cause juste.

Le ministre fait l'éloge de Garibaldi, puis il termine ainsi:

L'avenir ne séparera plus la France et l'Italie, sœurs par la race et le génie, qu'unit indissolublement un patrimoine commun d'héroïsme et de victoires.

L'amitié fraternelle des deux peuples a pour gardiens vigilants, les mânes glorieux des officiers et des soldats de l'une et l'autre nation, tombés ensemble dans l'accomplissement du même devoir, du même idéal de patriotisme et de liberté.

La médaille commémorative est ensuite remise aux délégués de tous les régiments ayant pris part à la campagne de 1859, qui avaient été placés de chaque côté de l'estrade.

M. Natham, maire de Rome et maire de Milan ont fait l'éloge de l'armée française.

Le VIe Concours Fédéral des Sociétés Catholiques de gymnastique A SOLESMES

Le temps n'a pas favorisé, au gré des organisateurs, le VIe concours fédéral des sociétés catholiques de gymnastique, qui a eu lieu, dimanche, à Solesmes : Le succès de cette grande fête gymnique, pour être quelque peu contrarié par les averses, surtout dans la matinée, n'en a pas moins été très grand : Les catholiques solesmois ont fourni un très gros effort, prouvant, par leur activité industrieuse et féconde, que l'initiative privée peut faire des miracles sans être alimentée par les deniers publics. Le concours d'hier, qui a été pour le petit commerce de Solesmes, une grosse source de profit, n'a pas coûté un sou au budget communal, la municipalité radicale de l'endroit ayant refusé aux organisateurs de réjouissances dont toute la population devait largement profiter, le matériel des fêtes publiques.

Mais, passons. Aussi bien, cette neutralité du pouvoir communal n'a pu diminuer la réussite d'une fête qui restera comme l'une des plus belles inscrites jusqu'à présent, dans les annales de la petite cité.

L'arrivée des gymnastes. — La matinée

Les premiers gymnastes sont arrivés dès cinq heures et demie du matin et, en attendant l'ouverture des concours, se sont promenés à travers le bourg tout paré avec un goût parfait de drapeaux, d'oriflammes, de guirlandes, de fausses portes, de ballons multicolores. A la plupart des habitations flottaient les couleurs tricolores. Signalons la rue de Selle et la rue Haute qui offraient un gracieux coup d'œil. A l'entrée de la première, avait été dressée une fausse porte de style gothique, puis jusqu'à la Grande-Place, c'était en travers de la chaussée une voûte formée d'oriflammes portant les écussons de toutes les communes envoyant des gymnastes à la fête.

De nombreux trains spéciaux et les trains ordinaires ont déversé dans Solesmes, jusqu'à huit heures plus de 5.000 gymnastes, répartis en une petite centaine de sociétés. Toute la matinée, la pluie fit rage, maudite par tous.

Les concours ont commencé à sept heures sur les diverses places de la ville, concours d'appareils sur la place des Concerts, de théorie pratique sans armes à l'ancien séminaire, d'assouplissements militaires, de mouvements d'armes, etc., au Collège; d'ensembles imposés, sur la place de Béart; de boxe, sur la place Verte. A signaler le concours d'infirmiers militaires, une intéressante innovation due à l'initiative du sympathique docteur Bombard, de Solesmes.

Messe militaire

L'église de Solesmes étant trop petite malgré ses

L'HOTEL-DE-VILLE DE SOLESMES
devant lequel ont défilé les 5.000 gymnastes

vastes dimensions pour contenir la foule des gymnastes, de leurs parents et amis les accompagnant, une messe militaire a été célébrée, à midi, sur le terrain de fête, une magnifique prairie de la rue de Cambrai, dénommée « pâture Carton ».

Le départ en cortège a eu lieu à 11 h. 1/2, Grande-Place. La foule, déjà nombreuse malgré un ciel toujours gris et menaçant faisait une double haie.

A midi précis, toutes les sociétés ont pris place sur le terrain. Voici les clairons qui sonnent et les tambours qui battent, ils saluent l'arrivée de Mgr Delamaire, archevêque coadjuteur de Cambrai, qui vient présider la fête. Le prélat est entouré de hauts dignitaires ecclésiastiques, parmi lesquels on remarque : MM. le vicaire-général Catteau; les chanoines Ponceaud, secrétaire de Sa Grandeur; Gobert, doyen de Solesmes, et Dénoyelle, du chapitre de Cambrai. Sont également présents : MM. le colonel de Fontanges, ancien commandant du 19e chasseurs à Lille, président du Comité permanent de la Fédération des sociétés catholiques de gymnastique du Nord; le capitaine Magnies, commandant; Antoine Ménard, président du Comité organisateur du VIe Concours fédéral; l'abbé Morelle, aumônier; Henri Cortegnie et J. Ménard, vice-présidents.

Tenant le milieu entre les deux tribunes, un autel de campagne a été élevé. La messe est célébrée par M. le chanoine Dénoyelle; la fanfare « Les Amis Réunis » de Somain et la « Jeunesse Musicale » d'Orchies se font entendre pendant l'office qui est écouté par l'assistance dans le plus grand silence. Après l'Evangile, M. le chanoine Ponceaud prononce une chaude et vibrante allocution. Il développe ce thème : Jeunes gymnastes, honorez Dieu, la Patrie, la Famille; soyez des chrétiens sans peur et des Français sans reproche, des gymnastes assouplis et disciplinés, des fils obéissants et devenez des citoyens sur lesquels la Patrie puisse compter.

Les paroles de l'orateur à travers lesquelles passent un souffle de patriotisme, ont produit la plus profonde émotion.

Le *Credo* a été ensuite chanté à l'unisson par toute l'assistance puis, après la communion, Mgr Delamaire a procédé à la bénédiction de deux nouveaux drapeaux de sociétés catholiques et a donné la bénédiction épiscopale.

Cette messe, célébrée avec un apparat quelque peu